BULLETIN

DU

MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE

ANNÉE 1955. — N° 6.

411e RÉUNION DES NATURALISTES DU MUSÉUM

1er DÉCEMBRE 1955

PRÉSIDENCE DE M. LE PROFESSEUR A. GUILLAUMIN

COMMUNICATIONS

Traces de Yéti dans l'Himalaya

Par P. Bordet.

C'est à titre de géologue, envoyé en mission par le Centre National de la Recherche Scientifique, que j'ai accompagné en 1954 et 1955, les deux expéditions françaises au Makalu, organisées par la Fédération française de la Montagne, avec le concours du Club Alpin Français ; mais c'est le hasard, ainsi qu'on va le voir, qui m'a mis en présence de traces de Yéti que je ne recherchais nullement.

Le 6 mai 1955, l'ascension du Makalu entrait dans sa phase terminale. Les alpinistes solidement installés au camp III (6.300 m.) se préparaient à atteindre le col du Makalu (7.400 m.). Il était évident que la conquête du sommet serait bientôt réalisée — ou ne le serait jamais. En fait, les cordées parvinrent au sommet, comme on le sait, les 15, 16 et 17 mai.

D'accord avec le chef de l'expédition J. Franco, je comptais rentrer par Kathmandu, pour étudier la Géologie de cette partie du Népal ; j'avais en perspective un long mois de marche qu'il fallait terminer avant l'arrivée de la mousson. Il était temps que je quitte l'expédition. M. Latreille, géologue lui aussi, se préparait à en faire autant. Il était entendu qu'il passerait par les cols du Hungu, pour atteindre directement la Solo Khumbu et sa capitale Namché Bazar — itinéraire que j'avais déjà suivi en 1954. Pour

moi, je comptais rejoindre Kharikhola sur la Dudh Kosi, où nous avions rendez-vous, par un itinéraire dont parlaient les sherpas, itinéraire qui passait par la vallée de l'Arun, la région de Dingla, puis toute une série de cols aux noms barbares, mais qu'il n'avait pas été possible de situer exactement sur les cartes. J'avais donc devant moi quinze jours au moins de marche dans l'inconnu.

De toutes manières, pour sortir de la vallée du Barun, où nous nous trouvions, il fallait traverser les cols du Barun, point de passage obligatoire de la piste se rendant à Sédoa, premier village au sortir de la haute montagne. Il y a trois cols, échelonnés à une heure de marche l'un de l'autre, entre 4.100 et 4.200 m. d'altitude. Des lacs se trouvent dans les cirques glaciaires qui les séparent.

Le 7 mai, je quittai le camp I (5.300 m.), où je me trouvais, au pied du Makalu. J'étais accompagné par Ang-Bao, sherpa de Darjeeling et par quelques porteurs transportant vivres et bagages. Nous passons la nuit du 7 au 8 au camp de base (4.700 m.) et je change de porteurs. Mon groupe comprend désormais sept hommes dont quatre sherpas de Solo Khumbu qui rentrent chez eux après avoir essayé, sans succès, de franchir les cols du Hungu (6.000 m.), trop dangereux pour eux.

Le 9, nous sommes à Yanlé (3.800 m.). Le 10, nous descendons le Barun jusqu'au départ de la piste montant vers les cols du Barun. Là, un de mes porteurs arrive tremblant de fièvre, avec une forte crise de paludisme. Je lui donne des médicaments, mais le reste de l'étape doit être écourté ; nous montons seulement jusqu'à une cabane située à mi-hauteur du col. Pendant la montée, nous croisons le « postman » qui apporte le courrier de Jogbani, terminus du chemin de fer, à 250 km. au Sud. Il est accompagné pour cette étape par un jeune homme, car il craint de s'engager seul sur cette partie de l'itinéraire « à cause du Yéti »[1]. Il nous dit que les cols sont fortement enneigés et qu'il a éprouvé des difficultés pour les franchir.

Le lendemain 11, nous reprenons la montée et trouvons en effet la neige à 150 m. en dessous du premier col, juste à la limite de la forêt de rhododendrons. C'est la neige d'hiver qui n'a pas encore fondu. Elle est profonde et mouillée et il est pénible d'y marcher, car on enfonce beaucoup et on glisse. Les traces du postman et de son compagnon y sont bien visibles.

J'arrive au col avec Ang Bao, devançant les porteurs et nous nous arrêtons ; je prends quelques photos. Nous remarquons alors une trace qui coupe le col en travers, d'Est en Ouest. Après un rapide examen : « C'est le Yéti, me dit Ang Bao ; viens, ne restons pas ici ». Et il s'engage rapidement dans la descente. A vrai dire, poussé par la curiosité, j'étais peu pressé de l'accompagner. J'examine les

1. Désigné aussi dans la littérature sous le nom « d'abominable homme des neiges ».

traces : elles sont toutes fraîches, autant sinon plus que celles du postman ; celui-ci d'ailleurs ne nous les a pas signalées et elles sont probablement postérieures à son passage ; elles doivent donc dater d'hier soir ou de ce matin et le soleil n'a pas eu le temps de les déformer. Cette rencontre ne me surprend qu'à demi, car, lors de la montée, le gros de l'expédition avait déjà vu des traces de Yéti au même endroit, mais elles étaient vieilles et presque effacées.

Je suis les traces en direction de l'Est, à flanc de coteau sur une pente assez raide (25 à 30°) semée de gros blocs de roches. Les empreintes de deux pieds sont bien visibles, enfoncées de 10 à 15 cm. dans la neige. L'animal a glissé à plusieurs reprises — comme moi du reste qui ai pourtant un piolet — ses traces sont alors élargies et dédoublées. A un moment (là ou j'ai pris la photo : bas de la pl. II) il est arrivé en haut d'un petit mur de roches de 1,50 m. de haut ; en bas, il y a des fougères sèches qui percent la neige. Il a sauté directement et continué ; pas traces de ses pattes de devant. Moi, je dois profiter d'une fissure située vers la droite pour descendre. Deux cent mètres plus loin, les traces se mettent à monter, puis tournent franchement sur la gauche et abordent la pente de front. Je les vois disparaître 200 m. plus haut, derrière des rochers, dans une pente de plus en plus raide.

Je suis alors à 1 km. 500 du col. Des nuages qui montaient de l'Ouest ont rempli le cirque et brusquement je suis en plein brouillard. Je décide de revenir : la visibilité est réduite à quelques mètres et de toute évidence, la trace se poursuit fort loin, toujours semblable, mais dans des conditions de plus en plus difficiles. D'ailleurs je n'ai qu'une médiocre envie de me trouver seul, tout à coup, face à face avec leur auteur. Quant à mes porteurs, ils ont disparu.

Je descends donc dans la pente, passe à côté du lac et rejoins la piste : pas de traces de porteurs. J'appelle, ils me répondent et je finis par les trouver rassemblés autour d'un feu que, disent-ils, ils ont allumé pour me faire du thé. Piètre explication : c'est la seule fois de toute l'expédition qu'ils m'aient montré une telle sollicitude. Je crois bien plutôt qu'ils voulaient éviter une éventuelle visite du Yéti en faisant de la fumée.

Nous repartons. J'avais remarqué une autre trace de l'autre côté du lac. Je quitte à nouveau mes porteurs et rejoins cette trace ; mais elle est plus ancienne. Les empreintes des pieds se réduisent à une suite de dépressions dans la neige. Il n'y a rien à en tirer. Je n'insiste pas et rejoins mes gens une demi-heure plus tard, en plein brouillard, après avoir passé le deuxième col. Nous croisons peu après une troisième trace : ce n'est plus celle d'un Yéti, mais d'un gros quadrupède, sans doute du genre Baral.

Deux heures après, nous descendons les pentes du troisième col et quittons enfin la neige. Mes porteurs sont tout heureux d'en avoir

fini avec elle... et avec le Yéti. Ils se croient déjà rentrés chez eux. Il y a pourtant encore dix jours de marche en perspective sur des pistes inconnues, mais le plus dur est fait.

*
* *

J'ai donc suivi la piste du Yéti sur plus d'un kilomètre et vu près de 3.000 empreintes. Celles-ci se présentent toutes de la même manière. Il s'agit de la trace profonde d'un pied ayant une certaine ressemblance avec le pied humain. La plante du pied est grossièrement elliptique et arrondie en dessous. Devant elle se trouvent les empreintes à peu près circulaires de quatre doigts (et non pas cinq), le premier vers l'intérieur est plus gros que les autres et peut être légèrement en retrait, les trois autres sont disposés sur le pourtour antérieur de la plante du pied et très près de celle-ci. Ces doigts sont beaucoup plus gros que des orteils humains. Il n'y a pas de traces de griffes. Ce que l'on pourrait prendre pour tel sur les photos, correspond à des traces faites par les doigts au moment où l'animal a retiré son pied du trou que celui-ci avait creusé dans la neige. Dans les meilleures traces, il existait encore de petits septa de neige entre les traces des doigts, ce qui montre que ceux-ci ne sont pas tout à fait jointifs au cours de la marche. La longueur de l'empreinte est d'environ vingt centimètres (le couteau visible sur la photo, Pl. I, mesure 19 cm.).

L'animal marche avec les pieds parallèles mais légèrement écartés. La longueur des pas était de l'ordre de cinquante centimètres, légèrement inférieure à celle des miens sur ce terrain glissant. D'ailleurs, la marche paraissait hésitante, l'animal n'était manifestement pas pressé et nullement inquiet. Le fait d'avoir croisé la trace des hommes ne l'avait pas ému. Il n'y avait aucune trace de queue.

La deuxième trace que j'ai vue était celle d'un animal descendant vers le lac, sans doute pour y boire. Les empreintes étaient rigoureusement alignées et les pas, beaucoup plus longs, devaient atteindre un mètre. Cette trace se perdait dans une partie du lac ou la neige avait fondu depuis.

Quoiqu'il en soit, toutes ces traces sont celles d'un animal bipède, et qui, même lorsque les conditions sont difficiles, n'éprouve pas le besoin de se servir de ses membres antérieurs.

*
* *

Que penser de ces traces ?

Puisque les sherpas désignent l'animal qui les a faites sous le nom de Yéti, il me paraît commode de conserver ce terme qui ne préjuge pas de sa nature exacte.

— Les traces que j'ai vues sont-elles attribuables au même animal que d'autres traces signalées sous le même nom par d'autres auteurs ? Autrement dit, existe-t-il une ou plusieurs sortes de Yéti ?

Il faut d'abord remarquer qu'il y a dans cette région des ours ; les sherpas en connaissent au moins deux espèces différentes ; ordinairement, ils ne confondent pas leurs traces avec celles du Yéti qu'ils décrivent plutôt comme un singe. Mais il est probable, pour ne pas dire certain, que des confusions se sont cependant produites : soit que le terme de Yéti ait une signification générique en plus de sa signification propre, soit du fait d'européens qui connaissaient mal les traces, ou même du fait d'indigènes, surtout depuis que ceux-ci savent qu'elles intéressent les Européens.

En effet, les descriptions en sont très variées.

Pourtant, la trace de Yéti photographiée par E. Shipton en 1951 présente une incontestable analogie avec celles que j'ai vues : même forme générale, même nombre de doigts : 4 et non pas 5 (l'hypothèse de la fusion de l'index et du médius proposée par G. Dyhrenfurth ne semble pas s'imposer). Elle s'en différencie cependant par des dimensions beaucoup plus grandes et la position du pouce beaucoup plus en retrait. On peut donc penser à une variation suivant la taille de l'animal et peut-être même à un dimorphisme sexuel.

— Quelle est la répartition des traces de Yéti ?

La littérature classique cite une quinzaine d'européens qui ont vu des traces de Yéti. Les points extrêmes des découvertes sont : vers l'Ouest le Karakoram (glacier de Biafo, H. W. Tilman 1937), vers l'Est, le Sikkim (Zemu Gap, J. Hunt, 1937 ; A. N. Tombazi 1925 qui avait vu un Yéti vivant). Mais on a peu circulé à l'Est de ce pays.

— Quelle créance peut-on accorder aux faits rapportés par les sherpas ?

Il faut être extrêmement prudent pour deux raisons. D'abord, le Yéti est considéré par eux comme un animal mystérieux, dont la simple vue porte malheur. Ce qu'ils en rapportent peut donc toujours être teinté de mythologie ou influencé par l'iconographie tibétaine dont on connaît la débordante imagination. Ensuite, pour des raisons soit d'orgueil personnel, soit plus bassement intéressées, ils peuvent avoir tendance à enjoliver leurs histoires, ou à attribuer au Yéti des histoires qui ne le concernent pas ; parfois, leur sourire en dit long sur la véracité qu'ils attribuent à ce qu'ils racontent.

Ceci dit, il est incontestable qu'ils considèrent le Yéti comme un animal habitant leur pays ; ils connaissent les endroits où il vit, ses habitudes, ses divers cris auxquels ils attribuent une signification précise. Lorsqu'en 1954, j'ai traversé les cols du Hungu, mes porteurs m'ont affirmé, un matin, avoir entendu pendant la nuit le cri du Yéti ; pour moi, j'avais pris un somnifère (nous étions à 5.600 m.

au pied sud de l'Ambu Lapcha) et je n'ai malheureusement rien entendu.

Enfin, fait curieux, la carte indienne de l'Himalaya désigne la région de l'Everest sous le nom de Mahalangur Himal (La montagne des grands singes). Or aucun singe n'y est connu ; cette dénomination fait peut-être allusion au Yéti, qui en serait un hôte caractéristique aux yeux des habitants.

— Alors, pourquoi n'a-t-on jamais vu de Yéti ?

En deux occasions des Européens semblent bien s'être trouvés, en présence de Yétis (A. N. Tombazi en 1925, A. Thorberg et J. Frostis en 1948). Mais ces rencontres restent tout à fait exceptionnelles. Il y a je pense à cela trois raisons.

1° On l'a cherché trop haut : le fait que des traces aient été vues à plusieurs reprises au col du Barun, semble indiquer qu'il vit normalement à la partie supérieure de la forêt, vers 4.000 ou 4.500 m. ; c'est du reste l'avis des sherpas qui signalent sa présence habituelle encore beaucoup plus bas, par exemple dans le ravin situé en dessous du monastère de Thyangboché, non loin de Namché Bazar, vers 3.500 m. d'altitude. Il en sortirait parfois l'hiver pour venir rôder autour des habitations où l'on relèverait sa trace le matin. Il monte parfois beaucoup plus haut, au cours de ses déplacements : Il paraît en effet avoir l'humeur voyageuse ; mais, souvent, ce doit être pour rechercher de l'eau, car la forêt en est d'habitude totalement privée ; c'est un grave souci pour les expéditions qui la traversent.

2° On a demandé aux sherpas d'aider à le découvrir ; c'était là un mauvais moyen ; car certainement beaucoup d'entre eux, à qui il inspire une terreur panique, souhaitaient vivement ne pas le rencontrer.

3° Enfin, il ne faut pas oublier les dimensions de la chaîne himalayenne et la facilité avec laquelle un animal agile et qui paraît lucifuge par nature, peut échapper à ceux qui le cherchent, dans un pays particulièrement tourmenté, et à une altitude où l'Européen voit déjà ses moyens physiques diminués. La largeur de la zone forestière dans laquelle il peut se cacher atteint en moyenne 25 à 30 km. et l'homme ne la traverse que par un nombre très réduit de pistes dont il est souvent impossible de s'écarter, fût-ce de quelques mètres.

— Que peut-on alors penser du Yéti ?

Je rapporterai seulement l'avis de MM. Berlioz et Arambourg, Professeurs de Mammalogie et de Paléontologie au Muséum d'Histoire Naturelle, que j'ai consultés à ce sujet et à qui j'ai montré mes photographies. On ne connaît actuellement aucun animal qui présente de telles empreintes, ni aucun animal qui soit strictement bipède comme celui dont il s'agit.

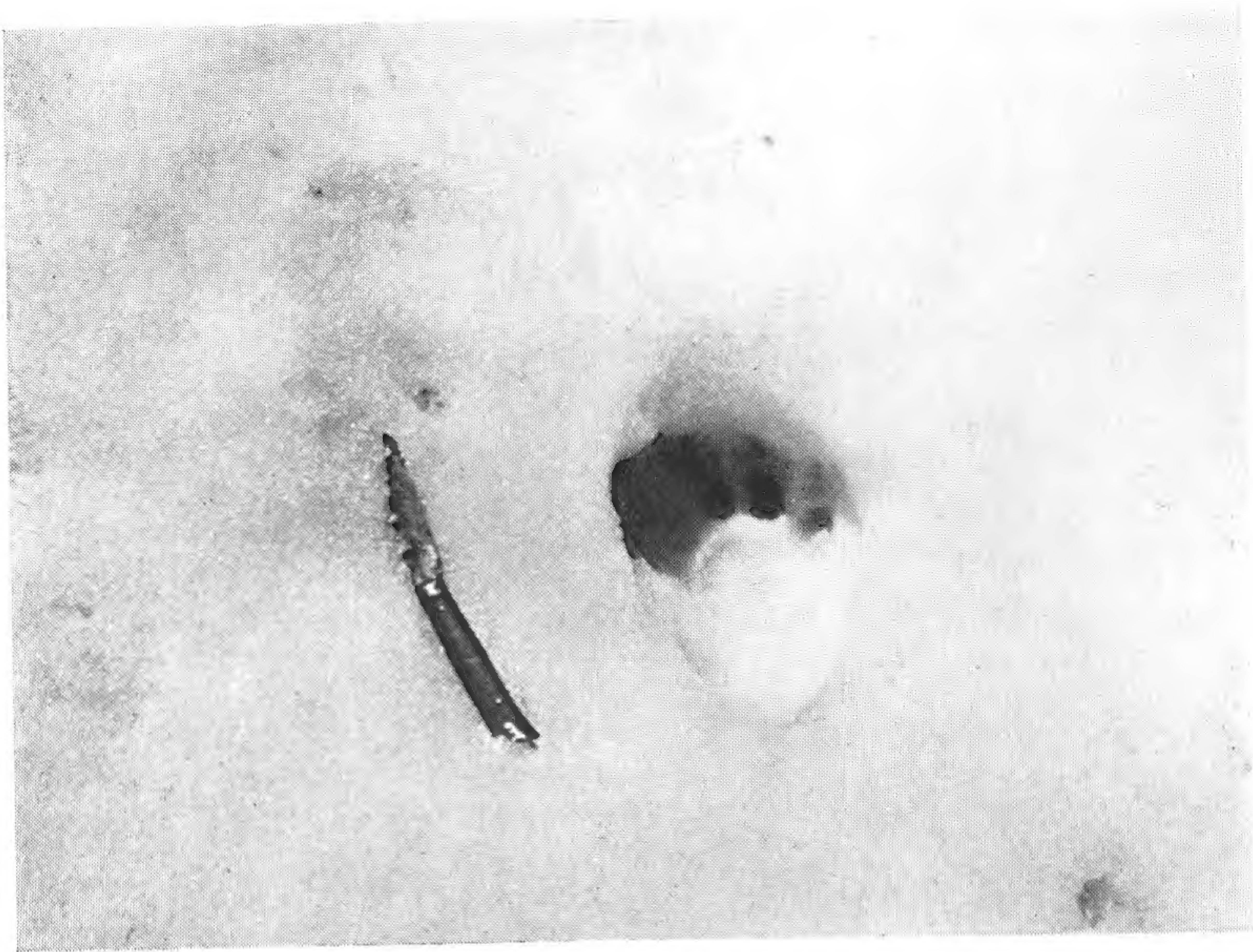




Fig. du haut. — Trace, vue arrière, légèrement oblique. Couteau = 19 cm.
Fig. du bas. — Trace, vue arrière, doublée par glissement.
(Photo Expédition française au Makalu.)





Fig. du haut. — Série de traces en neige profonde.
Fig. du bas. — Traces s'éloignant à flanc de pente.

(Photo Expédition française au Makalu.)

Le Yéti serait donc un animal inconnu, comme il doit en exister encore un certain nombre dans le monde. Qu'il soit une variété d'ours ou de singe, il paraît prématuré de vouloir en dire plus long sur son compte, tant que notre source d'information restera réduite à ce qu'elle est actuellement. Mais nier purement et simplement son existence ne serait ni logique, ni scientifique.

Liste des personnes ayant vu des traces de Yéti, d'après :

G. O. Dyhrenfurth. — L'Himalaya troisième pôle. Payot 1953.

R. Izzard. — Sur la piste de l'abominable homme des neiges, Amiot-Dumont 1955.

1. Elwes 1906.
2. Gent 1915.
3. Ch. K. Howard-Bury 1921.
4. A. N. Tombazi 1925.
5. R. Kaulback 1937.
6. E. B. Beauman 1937.
7. H. W. Tilman 1937.
8. F. S. Smythe 1937.
9. J. Hunt 1937.
10. A. Thorberg et J. Frostis 1948.
11. E. Shipton et Sen Tensing 1951.
12. Expédition suisse à l'Everest, plusieurs membres, 1952.
13. Expédition du Daily Mail 1952.